

Rue des Maronites

20^e arr^t



Rue des Maronites



<u>Arrondissements</u>	<u>20^e arrondissement</u>
<u>Quartiers</u>	<u>Belleville</u>
<u>Début</u>	20, <u>Boulevard de Belleville</u>
<u>Fin</u>	17, <u>Rue Julien-Lacroix</u>
<u>Dénomination</u>	1867



Historique

La rue porte le nom d'une communauté catholique orientale de rite syriaque antiochien, ayant pour fondateur Saint Maron, vivant au IV^e siècle. Le chef religieux des Maronites a le titre de Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient et réside à Bkerké au Liban.





Voies rencontrées

- la rue du Pressoir
- la rue du Liban

Sites particuliers

- n° 42 : L'école élémentaire Étienne-Dolet

Transports

La rue des Maronites est desservie par les lignes  aux stations Couronnes et Ménilmontant, ainsi que par la ligne de bus  à Belleville-Ménilmontant. Les stations Velib' les plus proches : 29 rue Étienne Dolet. La nuit, ce sont les Noctiliens  et  qui desservent la rue grâce à l'arrêt Belleville.

Sources

- *Dictionnaires des noms de rues*, par Bernard Stéphane, paru en 1977. Paris: Édition Mengès, 786 pages. ([ISBN 2-8562-0454-4](#))

Ce document provient de :

http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Rue_des_Maronites&oldid=77836008 ». [Contenu soumis à la licence CC-BY-SA 3.0](#). Source : Article *Rue des Maronites* de [Wikipédia en français](#) (auteurs)

RUE DES MARONITES/ANGLE RUE DU PRESOIR



Avant de recevoir son nom actuel, en 1867, la **rue des Maronites** se nommait rue de Constantine. Elle rencontre la rue du Liban, pays qui pratique le rite syriaque antiochien. Le fondateur de l'Eglise catholique orientale est saint Maron.

Notez, sur la droite, l'entrée de la rue du Pressoir, à l'angle de laquelle se tenait (cette photographie est de 1900) un commerce de vins, ce qui est la moindre chose lorsqu'on sait que cette rue a pris son nom en souvenir d'un Pressoir installé dans les parages par les moines du prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

RUE DES MARONITES (les souvenirs de Cécile)



La Rue par Balthus

Jusqu'au grand bouleversement des années 60, la rue du Pressoir prenait sa source dans la rue des Maronites, s'enrichissait au passage d'un petit affluent, le passage Deschamps, et amorçait un large méandre avant de se jeter dans la rue des Couronnes.

Si donc vous souhaitiez la remonter, il fallait emprunter **la rue des Maronites**.

J'ai constaté que plusieurs visiteurs du site y avaient de nombreux souvenirs et je vous propose d'y ajouter les miens.

Il est possible que mon témoignage ne suive pas fidèlement le cours des années, mais ce que je souhaite c'est raconter « ma » rue des Maronites, telle que tapie au plus profond de ma mémoire. Celle de mon enfance, de mon premier âge, juste avant que l'adolescence ne disperse ailleurs mes centres d'intérêt.

Dixit Jacques Hillairet, la rue des Maronites a un an de plus que la rue du Pressoir. Elle s'est urbanisée en 1836 sur les traces d'un sentier du XVIIIème siècle.

Elle démarre boulevard de Belleville, et cela commence très mal pour moi car je n'arrive pas à me souvenir du premier magasin côté pair ! Tout au moins dans les années 40. Après il y eût successivement un marchand de meubles, de voitures d'enfant... En face, une grande boulangerie animait l'angle, suivie d'un immeuble et d'une entreprise dotée de deux larges portes métalliques vert foncé. Suivait un café, avec une grande salle un peu sombre, légèrement en contrebas de la chaussée. Entre deux entrées d'immeubles, un marchand de couleurs (il me semble qu'il n'y a qu'à Paris qu'on parle de marchand de couleurs, ailleurs on dit un droguiste !).

En face il y eut un temps une pâtisserie très agréable, à côté d'un hôtel à la façade recouverte de carreaux de faïence blanc et bordeaux. Denise, la fille de la maison, allait à

l'école avec moi. Des immeubles, puis la cour et les arrières de la Poste de la rue Étienne Dolet.

Je vais devoir maintenant naviguer de bâbord à tribord, sans souci de la circulation qui ne posait pas vraiment problème.

Côté impair, une toute petite boutique offrait aux amateurs l'éventail de la charcuterie auvergnate arrivée directement du pays. Mon oncle et ma tante ne manquaient pas d'y acheter des « gratons » chaque fois qu'ils nous rendaient visite. On y trouvait aussi des frites, et de la morue en beignet que l'on rapportait enveloppée dans de grands papiers blancs tout grassex.

On ne la cuisinait pas chez soi, à cause de l'odeur.

À touche-touche, je revois comme si c'était hier la caverne d'un rose délavé où régnait une espèce de fée bienveillante. Sa porte était toujours ouverte. Quand on entrait, elle apparaissait tout étonnée du fond de je ne sais où, comme si elle venait de se réveiller. Elle arborait une chevelure foisonnante, portait des grandes lunettes, et suçotait constamment quelque chose. Elle vendait tout ce qui pouvait intéresser les enfants : des billes, des petits jouets, des perles, des pochettes-surprises... et des bonbons indéfinissables dont on avait l'impression qu'ils étaient là depuis toujours. La boutique sentait la fraise et la poussière : c'était complètement délicieux.

Un café/hôtel faisait suite, puis le Primistère, la grande épicerie, à l'angle de la rue du Pressoir. J'aimais bien aller chez « Madame Primistère », retrouver la caisse centrale, le carrelage propre comme un sou neuf et les étagères pleines de jolies boîtes de conserve. J'y allais toute seule, il n'y avait que la rue à traverser « en faisant bien attention » !

Sur le trottoir d'en face, après la Poste, le mur sans porte d'un atelier de menuiserie ouvert sur la rue Étienne Dolet portait l'inscription « Défense d'afficher, loi du 21 juillet 1881 ». Combien de fois me suis-je répétée cette phrase énigmatique en allant à l'école !

Pour rentrer à la maison, je passais devant l'épicerie des parents de ma petite amie Lisette. À la réflexion, je me demande aujourd'hui comment vivait cette famille tant il y avait peu de choses à vendre dans le magasin. L'hôtel meublé de Monsieur Castel le séparait de la boucherie du père de mon autre amie, Cécile. J'avais l'impression que Monsieur Castel passait son temps assis à son bureau, et était chargé de surveiller la rue, caché derrière un voile.

Il faut que je m'arrête ici un moment car les souvenirs, bons et moins bons, se précipitent.

J'allais souvent chez Cécile où j'étais toujours bien accueillie. Ses parents, juifs d'origine polonaise, pressentant le pire, évacuèrent leurs trois enfants en zone libre dès qu'ils le purent. Le papa ferma bien sûr la boutique, disparut lui aussi, et la maman garda les lieux, sans sortir, tout le temps de l'occupation. Bien entendu, nul d'entre nous n'était au courant de sa présence et les faits ne nous furent rapportés qu'en 1945. La boutique fut rouverte lorsque revint notre boucher et maman lui fut toujours reconnaissante du beefsteak dont il lui fit cadeau pour régaler mon parrain à son retour de captivité.

La vie reprit son cours, et je retrouvai chez Cécile les grands plats de gâteaux que confectionnait sa maman, le parfum de la cannelle et des graines de pavot, qui me dépaysaient et me changeaient des tartes aux pommes de la maison ! (J'y pense à chaque fois que je me promène rue des Rosiers, dans le Marais).

On arrivait ainsi progressivement au cœur de la rue des Maronites : l'embouchure de la rue du Pressoir.

Arrivée là, j'ai des références ! Le 24, c'était « mon » immeuble et tout tournait autour ! Les habitants m'étaient tous connus, leurs habitudes et, pour certains, leurs appartements. J'y étais chez moi.

La bonneterie du rez-de-chaussée n'avait pas changé depuis les années 20. Je l'ai connue telle qu'elle figure sur la photo publiée sur le site. Les propriétaires avaient l'âge de ma grand-mère et la longue barbe de Monsieur Tabak était grisonnante, mais la vitrine, les casiers et le grand comptoir de bois dataient de la création du magasin. Le souci de mode n'intervenait pas sur le choix des articles présentés : on vendait du sérieux, du solide, on respectait religieusement le jour du sabbat et les traditions qui y étaient attachées. (Maman m'a souvent raconté que, Léa, l'une des fillettes de la famille qui avait son âge, mourait d'envie de manger du jambon qui lui était interdit et l'interrogeait souvent sur le goût que cela pouvait avoir !)

Une anecdote au passage : un soir des années 42 ou 43 - je ne me souviens plus exactement - alors que nous venions de nous endormir, grand branle-bas dans l'immeuble. On frappe brutalement à la porte : ma grand-mère va ouvrir, c'était la police qui, sans ménagement, pénètre dans le logement, me fait lever également et commence à fouiller partout. La même opération à chacune des deux portes des quatre étages. Rapidement, tous les hommes de la maison sont « invités » à se regrouper au rez-de-chaussée et on entend courir et parler allemand dans la rue des Maronites. Deux hommes bousculent un peu tout dans les deux pièces et se montrent agressifs en trouvant, dans la table de chevet de ma grand-mère, un nerf de bœuf qu'elle conservait là Dieu seul sait pourquoi car on ne craignait pas spécialement les attaques. Plusieurs voisines se regroupent chez nous et nous attendons avec inquiétude la suite des événements. Des cris et des bruits de poursuite continuent à nous parvenir. Inutile de préciser que le temps nous a semblé long... jusqu'à ce qu'enfin les hommes soient autorisés à rentrer dans leurs foyers. On devait apprendre plus tard qu'un soldat allemand avait été tué dans un immeuble de notre rue. Sans plus d'explication.

Naturellement, ma grand-mère rapporte les faits à maman le lendemain matin. À maman qui passe par toutes les couleurs, car elle se souvient qu'un revolver de son père était caché dans le fond d'une armoire ! Le nerf de bœuf à côté était un jouet d'enfant ! Dans l'heure qui suivit, l'arme dûment dissimulée dans un journal, était discrètement jetée dans un égout du quartier ...

Le 26 et ses deux étages, collé au 24, permettait la conversation de fenêtre à fenêtre avec Madame Baronnet, la concierge logée au premier. Au rez-de-chaussée, c'était la Cave, où l'on achetait le vin à la tireuse. Trois (ou quatre ?) grandes cuves contenaient le vin de table courant, les bouteilles « du dimanche » trônant à la place d'honneur sur les étagères. Je collectionnais consciencieusement les superbes étiquettes en couleurs dont on me faisait gentiment cadeau quand on n'en avait pas l'usage.

L'antre du bougnat suivait au 28. J'avais l'impression qu'on y servait à boire au milieu du charbon et des ligots tellement c'était noir. En hiver, le propriétaire, allait livrer à ses clients les sacs de boulets et d'antracite coincés directement sur son dos. Le pauvre, un sac de jute sur la tête en guise de capuchon ne le protégeait guère de la poussière de charbon, si bien qu'il était aussi noir que sa boutique ! L'été, par contre, un camion lui livrait de la glace et l'on savait qu'on pouvait en trouver chez lui.

Après, c'était Legrand, le marchand de bois de construction dont le chantier était traversé d'une large allée ouverte qui épousait la dénivellation du terrain jusqu'à la rue Étienne Dolet. Il tenait bien à lui seul l'espace de deux boutiques. On se disait qu'il n'aurait pas fallu que le feu y prenne car tout le quartier aurait flambé.

Sur le trottoir d'en face, le café de « Madame Gaston » faisait l'angle de la rue du Pressoir. J'en ai déjà parlé et n'y reviens donc pas. La clientèle était d'habitues, chacun savait y retrouver qui, en fonction de ce qu'il avait à y faire ! On pouvait même y jouer au billard. Moi j'aimais bien Madame Gaston qui a toujours été très aimable avec nous, notamment si, exceptionnellement ou en cas d'urgence, il fallait recevoir ou passer un coup de téléphone.

Un coiffeur pour hommes précédait l'entrée du 23 dont on voyait souvent la concierge faire la causette sur le pas de la porte. C'était une vieille dame toujours vêtue d'une blouse noire à fleurettes. Elle vivait là depuis longtemps et avait de nombreux souvenirs du quartier de Charonne en commun avec ma grand-mère.

Au 25 - ou 27 peut-être ? - on était chez Madame Pouzet. J'adorais. On montait trois marches. On trouvait les journaux, les cahiers, la craie, les crayons à papier et d'ardoise, et les bonbons. Contre une pièce de dix sous on pouvait choisir un lot de friandises dans cinq ou six boîtes différentes : un rouleau de réglisse avec une perle de sucre rouge ou bleu au milieu, plus un roudoudou, plus une minuscule boîte de coco, un sucre d'orge, une sucette ou un bâton de réglisse à mâchonner. La seule difficulté était d'obtenir des parents la pièce de dix sous ! J'aimais bien aussi la petite boîte ronde en métal représentant une tête d'Africain et dont la langue se soulevait pour laisser passer les cachous. Mais ça, c'était plus cher !

Un autre café (il n'en manquait pas dans le quartier) et on arrivait à la cour du 29.

Un porche à passer, et une cour donnant accès aux habitations. Pour moi, la cour du 29, c'était « la Fernande ». Je m'explique : cette dame dont je ne savais rien, était constamment entourée d'enfants d'âges divers qui l'accompagnaient dans ses courses. Elle transportait un cabas proportionné à l'appétit de sa nombreuse famille, et comme elle était aussi large que haute, j'avais l'impression que les sept nains de Blanche-Neige étaient en déplacement.

Toujours du côté impair, je me souviens du boucher de cheval, de la cour qui suivait et où justement logeait un équipage de deux énormes chevaux gris, de l'herboriste, du bureau de tabac, de ce que l'on appellerait aujourd'hui la maison de la Presse, et à nouveau d'un bar, à l'angle de la rue Julien Lacroix.

Longeant « mon » trottoir, après le marchand de bois, un immeuble qui devait être le 34, le café Chez Maurice, puis la boulangerie avant l'école maternelle. Je redoutais en allant chercher le pain de croiser un sale gamin, un grand qui devait bien avoir 12 ans, et qui s'amusait à me terroriser !

Pendant la guerre, la boulangère était indulgente et fermait les yeux sur les tickets de pain plus ou moins maquillés que mon cousin lui présentait. Elle prenait ses risques, qu'elle en soit encore remerciée !

La courte rue du Liban s'annonçait, avec la boucherie faisant l'angle, et immédiatement après le tournant à droite, l'échoppe du cordonnier. C'était un petit bonhomme, myope

comme une taupe, qui connaissait parfaitement son métier et savait tirer le meilleur parti des vieilles paires de chaussures que l'on devait préserver, faute de pouvoir les renouveler. Pour les vêtements et les chaussures aussi, il y avait des tickets.

Une autre boulangerie formait l'angle de la rue Julien Lacroix. À cette époque le quartier était vivant, tout simplement parce que les nombreux petits commerçants étaient complètement immergés dans les lieux d'habitation et faisaient partie intégrante de notre quotidien, qui était aussi le leur.

Voilà. J'ai sûrement oublié beaucoup de choses et je compte bien sur vous autres, nombreux visiteurs du site, pour compléter ou rectifier mes souvenirs.

Comme je l'ai déjà dit, je n'ai pas vécu directement l'anéantissement de notre îlot du Pressoir et par conséquent, n'ai pas souffert de la séparation obligée d'avec mon milieu d'enfance à l'âge où cela s'est produit pour les natifs des années 45.

Je dois avouer, qu'arrivée à l'âge adulte, le délabrement des immeubles, l'exiguïté et le manque de confort des logements me pesaient.

Je continue à penser que l'amélioration des conditions de vie était indispensable pour tous. Reste que l'on ne peut que déplorer la méthode choisie pour la réaliser.

À bientôt, et cordialement à tous, **Lucile**

Source : <http://ruedupressoir.hautetfort.com/>

RUE DES MARONITES/UN TEMOIGNAGE

En cueillant des souvenirs du passé, **Nicole Bourg** a traversé les images de notre Rue du Pressoir. Elle y a laissé un émouvant témoignage.



Je viens de parcourir une partie de votre entretien avec Mr Bienvenu Mérino et je m'aperçois que vous êtes resté assez peu de temps rue du Pressoir. Moi aussi j'étais "protégée", avec une éducation stricte ! Il fallait avoir de bons résultats scolaires. En fait, j'adorais l'école, mais toujours avec cette petite appréhension de ne pas réussir. Je voudrais rendre hommage ici à mes institutrices, Mesdames Buissière, Bertin et Florès. Si elles sont encore de ce monde, elles sont très âgées. Peut-être ont elles des descendants... C'est grâce à elles que j'aimais tant l'école. Moi aussi, je suis une idéaliste et j'ai un profond mépris pour l'injustice. Je veux toujours refaire le monde. C'est peine perdue, me direz vous, mais en ce qui concerne "Notre quartier" j'ai encore beaucoup de souvenirs. Aussi des récits de mes parents sur ce quartier qui a tant souffert. Pendant la guerre, ils étaient très jeunes! Je suis née le 3 Février 1942 à Paris, vingtième arrondissement.

J'habitais au **31, rue des Maronites**. Nous avions une concierge. Pour rentrer il fallait sonner puis elle ouvrait depuis sa "Loge". D'abord, il y avait une première grande cour avec des petits ateliers, dont l'un était tenu par une amie de Maman. Elles étaient couturières. Cette amie de Maman s'appelait Giovanna Vespetti. Son nom d'épouse était madame Mignon. C'était comme une

tante pour moi. Il y avait aussi ses parents assez âgés. D'autres encore dont nous étions très proches. Les grandes personnes étaient solidaires. Dans la petite cour, il y avait une petite imprimerie avec deux employés. Dans le bâtiment voisin habitaient mes grands-parents. A l'étage en dessous, mon oncle Giuseppe. Dans le bâtiment en face, ma tante Elisa. Au 34, rue des Maronites, le frère de maman vivait dans un petit appartement (plus grand que le nôtre) avec son épouse et ses enfants. C'était une grande famille! **Nicole**



Rue des Maronites, à l'angle de la rue du Liban. Vers 1957

Photographie de Henri Guérard

Source : <http://ruedupressoir.hautefort.com/>